

ALLEMAGNE ET AUTRICHE

Suite de la 1ère page

torpilleurs, est arrivé devant Gaba Tebeh et a lancé deux cents obus sur nos positions sans aucun succès. Nous avons eu un homme tué et deux blessés; notre artillerie a forcé l'ennemi de se retirer.

DES CANONS! DES MUNITIONS!

C'est une erreur, à mon avis, que de vouloir juger les événements et les probabilités de la guerre actuelle en cherchant des enseignements dans les guerres précédentes.

Les conditions ne sont pas comparables. L'énormité des effectifs engagés a permis de barrer le continent de la mer aux montagnes. Les armées n'évoluent plus. Leurs fronts immenses ne peuvent être pris de flanc, tournés ou enveloppés. La tactique n'est plus. De la stratégie, il ne subsiste qu'un souvenir lointain et complètement déformé par l'emploi de ce moyen nouveau, les chemins de fer, indéfiniment employés à faire, à défaire et à refaire des concentrations intérieures. Le dogme même de l'offensive, génératrice des décisions victorieuses, est sur le point de fléchir; terrés dans leurs retranchements, des troupes inférieures en nombre peuvent anéantir par la puissance de leurs feux l'ennemi assez imprudent pour l'élever sur elles à découvert. L'infanterie ne peut progresser que lorsque l'artillerie, devant elle, a bouleversé le terrain, désorganisé les lignes de l'adversaire en y déchaînant, par un tir concentré, de véritables cataclysmes. Tout l'art de la guerre se ramène à l'attaque directe, de face, et à la mise en œuvre de moyens de destruction industriels susceptibles de produire un effet irrésistible de force brutale.

De toutes les idées qui ont pu être discutées jadis, en prévision du grand conflit qui ensanglantait l'Europe, une seule subsiste, chaque jour plus évidente à la clarté des faits; la nécessité d'une artillerie toujours plus puissante, toujours plus perfectionnée.

C'est l'artillerie qui, sur le champ de bataille, a le premier et le dernier mot; c'est elle qui, en faisant taire l'artillerie adverse, assure la maîtrise du combat; c'est elle qui, en détruisant les organisations défensives de l'ennemi, permet les avances de l'infanterie; c'est elle enfin qui, en empêchant le bombardement des positions conquises, consolide les gains. Il faut des bouches à feu de tout modèle et de tout calibre. Il faut une artillerie de campagne souple, prompt et fougueux, qui puisse faucher en quelques instants les formations opposées; mais il faut aussi, pour l'appuyer, pour briser celle de l'adversaire, une artillerie lourde à plus grande portée; il faut des pièces à tir courbe, capables de fouiller de leurs obus les retranchements à détruire; il faut des lance-bombes pour le combat de tranchée à tranchée; il faut des mortiers, des obusiers, les canons susceptibles de projeter à petite, à moyenne, à grande distance, l'ouragane destructeur des explosifs. Il faut enfin à cette puissante machinerie un approvisionnement sans cesse renouvelé de munitions.

De l'artillerie, encore de l'artillerie, toujours de l'artillerie; voilà quelle doit être notre maxime de guerre. Les hommes ne nous manquent point; et ces hommes sont des héros; nous ne pouvons souhaiter à notre patrie des soldats plus sublimes. Mais ce qu'il nous faut toujours en plus grand nombre, ce sont les canons, ce sont les munitions.

Si nous avons remporté un brillant succès à Arras, c'est — le récit officiel nous le dit — parce que l'artillerie

avait préparé l'assaut avec une puissance magnifique. Plus de vingt mille projectiles de tous calibres avaient ébranlé Garenay et ses défenses pendant trois heures. Nos nouveaux canons de tranchées avaient effondré fils de fer et parapets sous des tonnes de mélinite. Les fantassins avaient confiance. Pour arracher à l'Allemagne les territoires qu'elle détient, il faut briser les lignes de son armée, ravager ses retranchements; il faut pouvoir déchaîner des tempêtes d'acier et de mélinite. An champ de bataille se rattache directement toute l'industrie chimique et métallurgique du pays. Le résultat de la guerre ne dépend pas seulement de la force d'âme des combattants, mais de la production de fusils, de canons, de munitions, d'explosifs, incessamment déversés sur la ligne de feu.

Ne nous lassons donc point de développer et d'activer le travail de nos arsenaux, de nos fabriques d'armes et de projectiles. Multiplions les ateliers, concentrons-y toute la main-d'œuvre susceptible d'y être employée. Pas un ingénieur, pas un chimiste, pas un ouvrier capable de tourner les métaux ne devrait être distrait de cette œuvre indispensable. C'est là, près des hauts fourneaux, près des crues, près des machines-outils qu'est la place de ces techniciens: place moins belle sans doute que celles du front, mais tout aussi nécessaire, tout aussi utile au salut de la patrie. Et n'oublions pas que cette tâche obscure et sans gloire aboutit, en dernière analyse, à une économie de vies humaines; dépenser les projectiles, c'est épargner le sang des héros.

Et, comme tout se tient, comme, pour développer les fabrications de la guerre, la nation doit vivre, commercer, payer les impôts, souscrire aux emprunts, il faut soutenir son activité économique et lui rendre tous les éléments inutilisables aux armées, si précieux pour les multiples manifestations de la vie civile.

Donnons donc d'abord aux industries militaires tous les bras et tous les cerveaux susceptibles de s'y employer — dussions-nous aller les chercher jusque dans les tranchées de première ligne, où ils ne sauraient faire besogne aussi utile que dans nos arsenaux. Et débarrassons les dépôts de toutes ces valeurs, de tous ces auxiliaires convoqués peut-être moins pour des nécessités urgentes que pour la satisfaction d'une opinion éprise d'égalitarisme. En ces heures de suprême gravité, il n'est point de loi plus haute que l'utilité nationale, sous quelque forme qu'elle convienne de la satisfaire. L'œuvre à parfaire incessamment, c'est l'œuvre d'organisation générale de nos énergies. La guerre est un problème dont la victoire doit être la solution. C'est à force d'application, à force de méthode, que nous en viendrons à bout; travaillons.

CHARLES HUMBERT, Sénateur de la Meuse.

CROISEUR ALLEMAND DETRUIT.

Dépêche Spéciale à l'Abbeille.

Londres, 12 juillet. — Un bulletin de l'amirauté annonce que dans un engagement naval un vaisseau de guerre anglais a complètement détruit le croiseur Königsberg qui s'était réfugié dans la rivière Rufigi, possession allemande en Afrique.

ZELE GERMANOPHILE — UN FAIT INCROYABLE.

Le "National Suisse" publie une lettre de son correspondant de Bâle disant que la Direction Générale des Postes, à Berne, a infligé sept jours de mise à pied à un employé postal de Bâle. Cet employé ayant collé un timbre de surtaxe sur une carte militaire venue d'Allemagne, a placé le timbre sur le... portrait de l'Empereur. Sur plainte du destinataire, la Direction a sévi. Sept jours de mise à pied!

TROUPES RUSSES

Expédiées de Vladivostok aux Dardanelles.

Manille, 12 juillet. — Des personnes arrivées de Saigon, capitale de la Cochinchine (possession française), disent que les bateaux de la compagnie des messageries maritimes vont transporter des troupes russes aux Dardanelles. Aussitôt qu'un vapeur arrive les voyageurs sont débarqués, les marchandises déchargées; une escouade de charpentiers travaille jour et nuit et le vapeur est dirigé sur Vladivostok pour prendre des troupes.

(Probablement que c'est la Russie qui aurait le plus d'avantages à voir les Dardanelles s'ouvrir, mais jusqu'à présent il n'y a pas eu de nouvelles indiquant que les Russes enverraient des troupes sur la péninsule de Gallipoli.)

UN FAIT INCROYABLE

Du "Ruy Blas". Est-ce possible? Un journal du Midi raconte un fait à peine croyable; un certain nombre de chevaux vendus par l'armée anglaise parce qu'ils n'avaient pas la taille pour le service en Europe, auraient été achetés, entre 700 et 800 francs l'un par des marchands de chevaux qui en revendirent plusieurs, de 12 à 1,400 francs chaque au Gouvernement français, par l'intermédiaire d'une Commission de remonte de la région.

Il y a des intermédiaires qui ne doivent pas s'enoyer! Mais, que faisait la Commission de remonte quand l'armée anglaise mit ces mêmes chevaux, en vente aux enchères? N'avait-elle pas le droit d'être représentée là, d'autant qu'il y avait pénurie de chevaux pour nos cavaliers, puisque, peu après, elle consentait à en acheter à un prix aussi élevé? Les Commissions de remonte n'auraient-elles donc été créées que pour favoriser les heureuses spéculations de maquignons sans pudeur?

LES CARDINAUX ALLEMANDS ET LE PAPE.

Les cardinaux Von Bettinger, archevêque de Munich et Mgr. Hartman, archevêque de Cologne, viennent d'adresser au Pape Benoît XV une plainte contre l'auteur d'un livre: "La Guerre Allemande et le Catholicisme," écrit par un prêtre et où les agissements allemands sont sévèrement mais très justement appréciés.

Le Pape a promis d'examiner avec bienveillance la question qui lui est soumise.

EN ALSACE.

Les agents qu'entretient l'Allemagne pour communiquer aux journaux de la Suisse allemande les nouvelles les plus fausses d'habitude, ne cachent plus, maintenant, les succès des armées françaises dans les Vosges; ces succès ont été beaucoup plus rapides que les allemands ne l'avaient cru.

PETITES ANNONCES

PERSONNEL. Col. Hugues J. de la Vergne a transféré son étude d'avocat au Bureau de l'Abbeille, 323 rue Charles. Téléphone, Main 3187. DEMANDES. ORLEANS AUTO SCHOOL — Pour \$15 de paiement, nous vous donnons un cours complet qui vous met en mesure de conduire et de réparer les voitures automobiles. Nous vous procurons un permis de chauffeur et nous vous trouvons de l'emploi. 636 rue Jull., 22 sept-120. ON desire acheter, un secrétaire ancien en acier avec ornements en cuivre. S'adresser 323 Charles, au directeur.

EXCURSIONS

Musique et danse Steamer HANOVER A Mandeville... 50 cents (Correspondance par trainways électriques à Abita Springs et Covington). Milneburg, train à 7:45 p. m. Spanish Fort, trainways à 2 p. m. et 6:30 p. m. DIMANCHES. Milneburg, train à 7:45 a. m. Spanish Fort, trainways à 8 a. m., 2 et 6:30 p. m. MERCEDES. Milneburg, train à 7:45 a. m. et 4 p. m. Spanish Fort, trainways à 8 a. m. PRIX ET HORAIRES JOURNALIERS (Excepté Samedi et Dimanches). Mandeville 50c, et Madisonville 75c. Milneburg, train à 4 p. m. Marchandises reçues tout les jours à la quai de la rue Broad. Louisiana Steamboat & Ferry Co., 802 rue Commune. Téléphone M. 399. Smat-mar ven dim

BULLETIN FINANCIER

Change. New York — Sterling bankers, demand 4764 1/2 1/2. France, bankers, demand 568 3/64

Coton.

Table with columns for location (Galveston, Mobile, Savannah, Charleston, Norfolk, Boston, Philadelphia, Memphis, August, St. Louis, Houston, Little Rock, Dallas, Montgomery) and price (Middling).

Ventes.

Table with columns for stock type (25 shares American Cities Co. pfd., 25 shares American Cities Co. pd., 25 shares American Cities Co. pd., 25 shares American Cities Co. pd., 25 shares Citizens Bank) and price.

Bons Divers.

Table with columns for bond type (Street Railroads, American Cities 3-6s, Bham Ry. L. and P. Co. 4 1/2s, Bham Ry. L. and P. ref. ex. 6s, Canal and Claiborne R. R. 6s, Edison El. Co. 1st mtg. 5s, Fort Worth P. and L. Co. 1st mtg. 5s, Houston L. and P. 1st mtg. 5s, Knoxville Ry. and L. Co. consol 5s, Knoxville Ry. and L. Co. ex. 5s, Little Rock Ry. and El. Co. 6s, Little Rock Ry. and El. Co. 6s, Memphis St. Ry. Co. 5s, Meridian L. and Ry. Co. 5s, Nashville Ry. and L. Co. 5s, N. O. and Carrollton R. R. 5s, N. O. City and Lake R. R. 5s, N. O. City R. R. gen. mtg., N. O. Ry. and L. Co. 1 1/2s, N. O. Ry. and L. Co. 5s, series A., St. Charles St. R. R. 4s, Texas P. and L. Co. 1st mtg. 5s, State and City, City 4s, Premium Bonds, Public Improvement, 1920, Public Improvement, new

L'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans

sert des abonnements au prix de 65 sous par mois, de nos bureaux, ou 15 sous par semaine pris au porteur. ETES-VOUS ABONNE?

F. LAUDUMIEY, Président et Gérant. R. ADER, Vice-Président. EMILE ADER, Secrétaire.

F. LAUDUMIEY & CO., Ltd.



Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs 1103-1112 RUE NORD REMPARTS PHONE HEMLOCK 406

CHAMPAGNE

LOUIS ROEDERER REIMS



227 Rue Decatur Nouvelle-Orléans En faisant vos emplettes mentionnez l'Abbeille, S. V. P. CHEMINS DE FER. QUEEN'S CREST ROUTE

Le Train de New York

Quitte la Station Terminale à 7:30 P. M. DIRECTEMENT A la 5ème rue et la 7me Avenue Un lit de Broadway. Éclairé à l'Electricité. Excellent Service de Wagon Restaurant. "A la Carte" Bureau des Billets. 211 RUE ST. CHARLES. Dépôt: Station Terminale, rue du Canal PHONE MAIN 2320

Une vraie Villégiature Préparée



AGENT, DES BILLETS 229 rue St-Charles Informez-vous près de lui avant de partir pour l'Ouest, au sujet du nouveau service de Californie et des prix.

New Orleans Great Northern R.R.

EXCURSIONS

(Trains de Plaisir) Tous les Dimanches et Mercredis À LA PAROISSE DE SAINT TAMMANY Le climat le plus salubre des Etats-Unis. Trains de plaisir à Bogalusa "LA VILLE MAGIQUE DU SUD."

Wagon-salon pour les excursions de dimanches à Covington. Départ de la gare Terminal à 7:35 a. m. Arrivée de retour à 8:05 p. m. Pour de plus amples détails, informez-vous auprès de l'Agence des Billets, ou téléphones Main 2000.

AVIS SPECIAL

Département des Finances Publiques. Division du Trésor. Avis est donné au public que les impôts sur les propriétés foncières pour l'année 1915 sont dus et seront recouvrés par déductions après le 11 août 1915 tous ceux qui n'auront pas rempli leurs obligations. Les taxes pour 1915 sont de 22 mills. Les poll taxes sont payables en pleine temps. Les bureaux pour l'encaissement de ces impôts seront ouverts de 9 heures du matin à 4 heures de l'après-midi excepté le samedi où ils fermeront à midi. Pour éviter des délais informez vous près de 1914. A. G. RICKS, Commissaire des Finances Publiques. JUIL 11-107

VAPEURS.

LIGNE FRANÇAISE

Compagnie Générale Transatlantique SERVICE POSTAL Départs de NEW YORK pour BORDEAUX de BORDEAUX pour NEW YORK 17 juillet, 3 p. m. de NEW YORK pour CHICAGO 21 juillet, 3 p. m. de CHICAGO pour NEW YORK 21 juillet, 3 p. m. de NEW YORK pour ESPAGNE 21 juillet, 3 p. m. Pour tous renseignements s'adresser Aux bureaux de la Compagnie, F. J. ORFLA, AGENT GENERAL, 802 rue Commune, Nouvelle-Orléans.

VENTES AUX ENCHERES.

PAR LE CONSTABLE ANNONCE JUDICIAIRE. Mme Veuve Emile Wagner vs. Salvador Tesdesco. PREMIERE COUR DE CITE de la Nouvelle-Orléans — No. 70,311 — En vertu d'un writ de fieri facias qui m'a été adressé par l'Honorable Première Cour de Cité pour la Paroisse d'Orléans, dans la cause ci-dessus intitulée, je procéderai à vendre à l'enchère publique dans mon entrepôt, Nos. 727-729 rue St-Louis, entre les rues Royale et Bourbon, dans le Deuxième District de cette ville, le MÉRREDI 14 juillet 1915, à 11 heures du matin, les propriétés suivantes, décrites à savoir: Une garniture de chambre, une armoire, un piano, deux chaises, un tabouret, une armoire à glace, un dressoir, un lavabo, etc. Saisie dans le procès ci-dessus. Conditions — Compliant. P. McILL, Constable de la Première Cour de Cité pour la Paroisse d'Orléans. A. GUMBART, Avocat pour la demanderesse. JUIL 8 13

PAR LE SHERIF CIVIL.

ANNONCE JUDICIAIRE. Vente du contenu et des installations d'un bar et épicerie. Bernardo C. Carbajal vs. Geo. Cucuía et al. COUR CIVILE DE DISTRICT pour la Paroisse d'Orléans — No. 112,127 — En vertu d'un ordre de vente, daté du 19 juillet 1915, qui m'a été adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la Paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus intitulée, je procéderai à vendre à l'enchère publique, sur les lieux ci-dessus désignés, le MARDI 13 juillet 1915, à 10 heures du matin, la propriété suivante décrite, à savoir: Sur les lieux No. 1300 rue Gasquet, le contenu, installations et fonds de commerce d'un bar et épicerie de la dite place, d'après l'inventaire, de même une licence de la ville pour bar, année 1915, pour 600; et une licence d'état pour bar de 800 pour 1915. Saisie dans le procès ci-dessus. Conditions — Compliant sur les lieux. SHERIF CIVIL DE LA PAROISSE D'ORLEANS. SANDERS, BRIAN & SANDERS, Avocats. JUIL 12 13

AVIS AUX CREANCIERS

ANNONCE JUDICIAIRE. In re liquidation de la Prudential Savings and Homestead Society. COUR CIVILE DE DISTRICT pour la Paroisse d'Orléans — No. 109,519 — Division A — Avis est par le présent donné aux créanciers de cette affaire, et à toutes autres personnes intéressées d'avoir à déclarer dans les dix jours qui suivront la présente notification les raisons (s'ils en ont ou peuvent en avoir) pour lesquelles ils ne désirent pas être présents par Arthur B. La Cour, W. T. Nolan et A. W. Steeg, liquidateurs de cette affaire, ne serait pas approuvé et homologué et les fonds distribués conformément au dit compte. Par ordre de la Cour. THOMAS CONNELL, Greffier. C. MARINONI et F. RIVERS, RICHARDSON, Avocats. JUIL 13 12 29

AVIS DE SUCCESSIONS

Succession de John H. Sundmaker. COUR CIVILE DE DISTRICT pour la Paroisse d'Orléans — No. 112,068 — Division E — Attendu que Wm. E. Sundmaker a présenté des lettres d'administration dans la succession de John H. Sundmaker, décédé, Intestat: Avis est par le présent donné à tous ceux qui ont des intérêts dans la dite succession dans les dix jours les raisons pour lesquelles ils ne seraient pas fait droit à la dite pétition. Par ordre de la Cour. THOMAS CONNELL, Greffier. C. C. FRIEDRICH, HAROLD MOISE, Avocats. JUIL 9 13 18

Des bruits couraient sur son origine, ses jeunes années.

Elle avait été traînée à la suite de salimbanques, misérable, soumise à toutes les exigences de vrais sauvages. Zidore, l'odieux polisson, la petite peste, lui avait raconté la scène du dîner de Binoche, les confidences du vicieux Felice.

Cette "Piccola" jouait donc un rôle en se donnant des airs d'innocente.

— On verrait bien. Le beau Roland avait tracé son plan, pris ses mesures, et comme entrée en campagne son premier soin avait été de s'assurer le concours de la précieuse Adèle en l'arrosant abondamment de pourboires et en lui offrant deux cents louis de prime en cas de succès.

C'était cher. A ce prix là, elle aurait vendu tout le corps de ballet.

Il s'était même fait un ami du mauvais gosse des Pascal auquel il prenait le menton lorsqu'il sortait du pavillon Binoche et passait devant la loge de Crépinet.

Pour débiter il avait dit à la mère. — Il est gentil, ce petit-là!

La mère avait risqué: — N'est-ce pas?

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Rien pour le moment. Le commerce est dans le marasme, les places pas faciles à trouver.

— Je lui en donnerai une, chez moi ou ailleurs, groom, petit chasseur... Ça t'irait, le môme!

— Oh!

Le jeune vadrouillard voyait déjà un horizon de bons diners, de femmes de chambre et de filles de cuisiné appétissantes.

— Eh bien! On verra... Je m'en occuperai.

En attendant, il lui mettait de temps en temps dans la main un louis de dix francs, en disant:

— Tiens, voilà pour attendre ta place.

Aussi s'était-il fait des partisans dans l'entourage d'Adèle, prêts à tout pour le servir.

Cependant, en dépit de sa grande expérience, il avait vu la situation de travers.

Il s'était dit que la Roselli, au fond, ne demanderait sans doute pas mieux que d'être arrachée au joug qui pesait sur elle.

Tenue en laisse par ce vieux Olivero, qui en avait fait sa chose, son bien, son moyen de fortune, elle semblait ne jouir d'aucune liberté.

Elle devait donc, selon lui, désirer son émancipation et la rupture de cette gênante tutelle.

En un mot, il fallait lui forcer la main.

Il s'en chargerait.

Il n'attendait plus que l'occasion.

Elle ne devait pas tarder à se présenter.

Georges d'Épinay n'avait ni l'expérience ni les aptitudes de ce phénix des séducteurs et des Lovelace.

Tout entier à sa passion si vite éclose, il ne songeait pas aux pièges

qui pouvaient être tendus à sa chère Piccola.

Les choses en étaient là au moment où il remettait sa lettre à la concierge. Satisfait de la promesse de la perfide Adèle, il envoya un petit salut de connaissance au jeune youyou, qui déguistait une tartine au seuil de la loge de son pseudo-père, et disparut dans la direction du boulevard de Clichy.

Zidore eigna de l'œil et se tordit le bec.

— Trotte, mon fiston, dit-il, tu as beau te cavalier, ce n'est pas toi qui seras le premier au poteau.

XVI.

Voix lointaines.

Quelques jours s'étaient passés. La Roselli était devenue une célébrité parisienne.

Elle avait obtenu des succès devant lesquels il fallait s'incliner.

Il n'y avait qu'un cri sur son compte: — Merveilleuse! Incomparable!

Au foyer, c'étaient des empressés, des louanges, des invitations et des offres qu'elle refusait avec son sourire enchanter.

— Impossible... Pas maintenant... plus tard... Qui sait?...

Des faux-fuyants et des échappatoires.

Des refutes, comme on dit en terme de vénerie.

Le marquis de Breilles l'accablait de protestations; il l'enguirlandait de phrases brûlantes.

A diverses reprises, il avait essayé de lui faire accepter des bijoux du plus grand prix.

Elle les avait refusés comme ses invitations, mais très doucement, en semblant ne pas comprendre, en élevant ses allusions à une vie de plaisir et de luxe, à la haute fortune qu'elle ne pouvait mépriser.

De plus en plus, il s'obstinait à cette croyance qu'elle subissait une servitude, celle de son vieux professeur, de son impresario; qu'il fallait lui donner le prétexte d'une contrainte, l'entraîner malgré elle dans la voie où elle ne voulait pas entrer.

Incroyable, cette défense chez une fille sortie on ne savait d'où et dont l'enfance et même ses dernières années n'avaient été qu'une suite d'aventures d'où elle n'avait pu sortir sans accroc à sa robe d'innocence.

Une fille sans patrie, sans famille et sans nom!

Quelle enfant ramassée dans la rue par des baladins, par des trimardeurs courant le monde!

Elle se montrait farouche, intraitable!

Dans ce duel d'un nouveau genre, le beau Roland se piquait au jeu.

A la clarté des lampes électriques du foyer, lorsque, ayant quitté ses vêtements de pauvre fille, elle lui apparaissait dans tout l'éclat de sa beauté sous la gaze qui la couvrait à peine, elle lui donnait des frissons de désir, à lui, qui n'avait pas connu d'autre revers que la retraite de Carlotta au mo-

ment où il la comptait déjà au nombre de ses conquêtes.

Un soir, alors qu'elle était allée à l'Opéra retrouver son amie la Florentine qui lui avait donné rendez-vous, elle rencontra au pied du grand escalier le marquis de Breilles qui lui dit:

— Décidément, me serez-vous toujours cruelle?

— Pas pour vous plus que pour les autres, je vous jure.

— Vous savez pourtant que je ne veux que votre bonheur. La fortune, c'est la liberté, chère belle!

Elle secoua coquettement la tête en disant:

— N'insistez pas, ce serait inutile. — Bien sûr? — Sans aucun doute. — Soit, n'en parlons plus. Vous attendez Renza?

— Oui.

— Tenez, la voici... Il parut soupirer avec regret: — Je vous quitte puisqu'il le faut, mais je ne renonce pas à vous.

La Florentine enleva son amie. — Vite, fil-elle. Partons, nous sommes en retard. Salut, marquis. — Où allez-vous? — Où nous sommes attendues... — Par des amoureux? — Peut-être. Au revoir. Elles s'éloignèrent.

Le marquis les suivait de loin. Au coin de la rue Auber, à l'angle du peron de l'Opéra, elles se jetèrent dans une auto bleue qui partit aussitôt dans la direction du boulevard Haus-

mann.

Un taxi stationnait à quelques pas. Le marquis le prit en disant au chauffeur auquel il montra l'auto bleue:

— Cinq louis pour toi si tu la suis. — Entendu.

Le beau Roland avait cru reconnaître l'automobile de Georges d'Épinay.

Mais ce n'était pas une certitude. En tout cas, c'était une belle et forte limousine du plus grand confort.

Pendant quelque temps, tout alla bien.

Les deux voitures filaient de conserve, et le taxi n'avait aucune peine à suivre la première.

Mais à la montée de l'avenue Friedland, il perdit un peu de terrain.

Ce fut bien pis à la descente de l'avenue du Bois; l'auto bleue, arrivée à la barrière, disparut dans la nuit.

— Au pré Catelan, ordonna le marquis.

Qui ne connaît l'établissement superbe qui s'est élevé comme par enchantement au milieu de ce parc autrefois champêtre et qui maintenant sert de lieu de rendez-vous à tout ce qui veut paraître de la grande vie et faire partie de ce monde de viveurs et d'élégants qui s'appelle le Tout-Paris.

Le marquis de Breilles, célibataire endurci, ami du plaisir sous toutes ses formes, habitué de tous les lieux destinés au dessus du panier du high life, en connaissait les détours. Il quitta son taxi et entra dans les salles du célèbre restaurant.

A continuer.